

<http://divergences.be/spip.php?article1627>



Christiane Passevant

Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960)

- Archives - 2009 - N° 17 Novembre 2009 - Français - Livres -

Publication date: dimanche 15 novembre 2009

Copyright © Divergences, Revue libertaire internationale en ligne - Tous

droits réservés

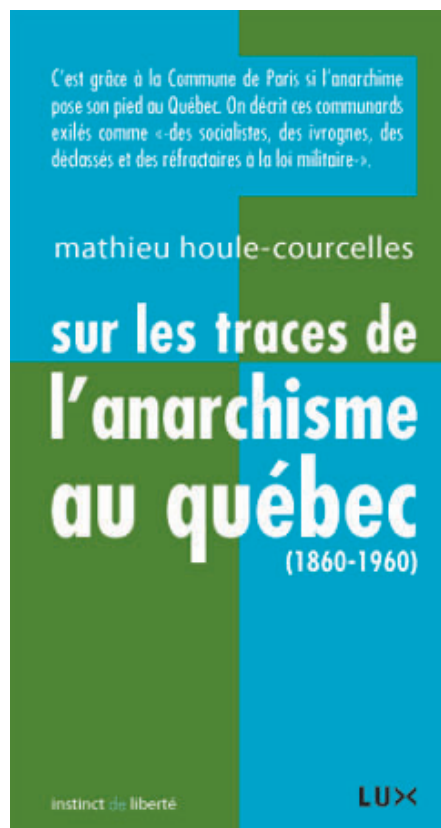
« Depuis la création des premiers syndicats ouvriers combattifs au XIXe siècle jusqu'aux récentes mobilisations contre le Sommet des Amériques, l'influence libertaire s'est exprimée de nombreuses façons. Une multitude de journaux, d'interventions publiques, de grèves générales, d'oeuvres artistiques, d'initiatives sociales et d'alternatives radicales témoignent de cet engagement au quotidien. »

Et pourtant si l'on connaît le mouvement libertaire au Québec de ces dernières années, force est de constater l'ignorance que nous avons de ses origines et des influences qui ont été déterminantes dans son développement dans le pays.

Sur la méconnaissance du mouvement, Mathieu Houle-Courcelles, auteur de *Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960)* avance une explication :

« Celles et ceux qui ont pris la peine de relater les débuts du mouvement ouvrier et le développement des idées socialistes au Québec ont totalement évacué la présence des libertaires, trop préoccupés de l'articulation de la question nationale ou d'un cadre marxiste-léniniste. »

Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960) est un ouvrage précieux car cela fait plus d'un siècle que les idées anarchistes y sont vives et actives, même si certaines périodes ont été des traversées du désert.



Mathieu Houle-Courcelles [1] : C'est le premier livre sur les débuts de l'anarchisme au Québec. L'intérêt est assez récent pour cette question dans les milieux académiques, poussé d'ailleurs par des anarchistes qui font des études supérieures. Ce ne sont pas des historiens ou des historiennes

qui prennent le temps de faire ce type de recherche et il s'agit plutôt du mouvement anarchiste contemporain. C'est l'un des premiers travaux sur l'anarchisme au XIXe et au début du XXe siècle. J'ai commencé ce travail dans un cadre militant, les premiers articles sur le sujet ont été publiés dans la revue Ruptures, liée à la NEFAC (North Eastern Federation of Anarchist Communists / Fédération des Communistes Libertaires du Nord-Est), ensuite cela m'a pris deux ans pour peaufiner le texte et en corriger les erreurs.

Christiane Passevant : *Comment as-tu retrouvé ces traces de l'anarchisme ? Par exemple cette revue publiée en français, Spartakus ?*

Mathieu Houle-Courcelles : Il y a eu des recherches sur l'histoire du mouvement ouvrier dans les années 1970 et, en allant aux sources de ces auteurs, j'ai trouvé ces traces et, notamment, à travers un livre sur un socialiste canadien, Albert Saint-Martin. Il était l'éditeur de la revue *Spartakus*, faite par et pour les chômeurs pendant la crise économique des années 1930. Elle était disponible à Ottawa, ce qui est très éloigné et dans une autre province. Pour moi, c'est inconcevable qu'on ne trouve pas ces publications au Québec.

Christiane Passevant : *Tu situes le début du mouvement en 1860...*

Mathieu Houle-Courcelles : Plus précisément, c'est avec l'arrivée de Communards en 1972-1973 qui sont amenés au Québec pour les besoins de main-d'oeuvre de l'État canadien. Certains vont faire des conférences sur les conditions de vie des immigrés. L'histoire de l'anarchisme au Québec est souvent le fait des immigrés avec trois vagues d'immigration, d'abord française, puis juive en 1903-1904 et enfin espagnole dans les années 1950. Les Communards qui débarquent au Québec vont participer à des manifestations, à des émeutes ouvrières au cours desquelles l'un d'entre eux se fera tuer par l'armée en 1878, à Québec.

Christiane Passevant : *Mais les influences libertaires sont en fait antérieures et aussi européennes, et tu écris qu'au début ce sont plutôt des humanistes que des libertaires.*

Mathieu Houle-Courcelles : Il y avait un mouvement très actif de libre penseurs autour de l'Institut canadien dont l'une des figures importantes est Arthur Buies, qui correspondra avec Élisée Reclus, et avait aussi combattu auprès de Garibaldi en Italie. En rentrant au Québec, il lança un journal satirique, *La Lanterne*. Il faut souligner que le Canada français, à la fin des années 1860, est la chasse gardée du clergé et que la diffusion des idées est très difficile. Les membres de l'Institut canadien seront excommuniés. Le mouvement est anticlérical, mais pas encore athée. Cela viendra plus tard.

Christiane Passevant : *La Lanterne qui se déclare contre les stupidités, les hypocrisies et les infamies, ce qui est radical, provoque une réaction violente, le clergé allant jusqu'à faire des autodafés.*

Mathieu Houle-Courcelles : Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les oeuvres de Victor Hugo étaient interdites. Alors les anarchistes dans ce climat réactionnaire ! On imagine le travail à faire pour toucher les gens et les intéresser à des idées nouvelles. Ce sont les textes traduits du yiddish qui m'ont permis de voir comment les idées anarchistes ont pénétré au Québec.

Christiane Passevant : *La première librairie anarchiste est d'ailleurs fondée à Montréal par Hirsch*

Hershman qui est issu de l'immigration juive.

Mathieu Houle-Courcelles : Elle est dans le même quartier qu'aujourd'hui l'Insoumise, la librairie anarchiste.

[IMG/png/Anar_Quebec.png]

Sommaire

- [Sur les traces de l'anarchisme](#)
- [Sur les traces de l'anarchisme](#)

Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960) de Mathieu Houle-Courcelles (Lux)

(Extrait)

INTRODUCTION

Retracer l'histoire des idées et des pratiques anarchistes au Québec n'est pas une mince tâche. Enfant turbulent de la grande famille socialiste, critique féroce de l'inégalité sociale et de l'autorité illégitime, ce courant de pensée a laissé bien peu de traces tangibles de sa présence. Faut-il conclure que l'anarchisme est apparu très récemment ici, porté par la vague punk ou le Sommet des Amériques ? Les pages qui suivent tendent à prouver le contraire. Parti de presque rien en 1999 avec quatre ou cinq références en poche, j'étais loin de me douter de l'ampleur que prendrait ce projet. Au fil des ans, j'ai eu le bonheur et la chance de rencontrer certains témoins directs ou indirects de ce passé encore proche. D'abord publié sous la forme d'articles dans les six premiers numéros de la revue *Ruptures* [2] puis enrichi au fil du temps, ce livre se veut une synthèse de l'information rassemblée, morceau par morceau, de manière à retracer le développement de la pensée anarchiste au Québec avant 1960.

L'anarchisme n'est pas apparu dans le paysage des idées révolutionnaires comme par enchantement, pas plus ici qu'ailleurs. De tout temps, l'esprit de révolte a existé contre l'injustice et l'exploitation. Les révolutions bourgeoises du XVIIIe et du XIXe siècle ont largement compté sur la colère des masses pour renverser les monarques qui monopolisaient le pouvoir. Ces révolutions noyèrent l'idéal de liberté dans l'exploitation salariale tout en perpétuant les inégalités de classes. Comme l'expliquent les membres du groupe Dielo Trouda (Cause Ouvrière), « la lutte des classes crée par l'esclavage des travailleurs et leurs aspirations à la liberté fit naître dans les milieux des opprimés l'idée de l'anarchisme : l'idée de la négation du système social fondé sur les principes de classes et de l'État, et de son remplacement par une société libre et non étatiste des travailleurs s'administrant eux-mêmes [3] ».

[http://divergences.be/IMG/png/Image_3-4.png]

L'anarchisme se distingue rapidement des autres courants socialistes par sa critique implacable des différentes formes d'autorité illégitime qui entravent cette transformation radicale de la société : refus de participer à la

mascarade électorale, refus du nationalisme et des guerres « patriotiques », refus de la soumission à l'église et aux dogmes religieux, refus du culte du chef, du parti ou du maître, refus de ce socialisme imposé par en haut... Au lieu de tout cela, une nette conviction que le seul vrai changement passera nécessairement par une révolution sociale, balayant l'ancien monde sur son passage :

L'anarchisme aspire à transformer la société bourgeoise et capitaliste en une société qui assurerait aux travailleurs les produits de leur travail, la liberté, l'indépendance, l'égalité sociale et politique. Cette autre société sera le communisme libertaire [4].



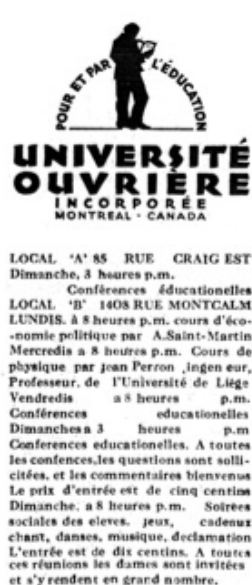
Albert Saint-Martin.

Loin d'attendre cette révolution les bras croisés, les anarchistes s'attelèrent à la tâche de semer, ici et là, les germes de l'affranchissement et de l'organisation autonome des travailleuses et travailleurs, afin de rendre possible ce grand chambardement. Sans avoir été un courant de pensée dominant dans le paysage des idées politiques, l'anarchisme s'est tout de même manifesté de différentes façons au Québec depuis la fin du XIXe siècle. Si l'on ne peut parler d'une « tradition » anarchiste proprement dite, nous sommes néanmoins en mesure d'identifier une mouvance aux contours fluides qui s'est développée en de multiples tendances, dans un esprit antiautoritaire. L'anarchisme au Québec a pris au moins trois formes différentes au cours de la période étudiée. Dans un premier temps, on remarque la présence d'un courant anarchiste en bonne et due forme, influencé directement par les idées développées en Europe ou aux États-Unis à la même époque par les différentes tendances se revendiquant de l'anarchisme. Étroitement liés aux différentes vagues d'immigration, les groupes spécifiquement anarchistes parviennent rarement à faire boule-de-neige au Québec. Comme nous le verrons, de multiples barrières (culturelles, religieuses, sociales et économiques) entravent ce développement. Toutefois, cette situation n'empêchera pas ces libertaires de s'impliquer dans les luttes pour la justice et le progrès tout en propageant leurs idées, parfois sur une grande échelle.

[http://divergences.be/IMG/png/Image_5-2.png]

L'anarchisme se manifeste également de façon indirecte à travers des pratiques foncièrement antiautoritaires qui marquent une rupture avec les formes de pouvoir « légitimes » de la société bourgeoise (l'État, l'Église, l'armée, le régime de propriété privée). Ces formes de lutte transcendent les clivages linguistiques ou géographiques. Contrairement à une idée largement répandue, les classes populaires n'ont pas toujours tendu « l'autre joue » face aux attaques de la bourgeoisie. Les nombreuses grèves sauvages et actions directes ayant ponctué l'histoire du mouvement ouvrier sont là pour nous le rappeler. Cet esprit antiautoritaire s'exprime également à un autre niveau au sein d'autres courants de pensée socialistes qui ont rejeté, après la révolution russe, la quasi-hégémonie du marxisme-léninisme sur la gauche anticapitaliste, mais également à travers diverses formes de résistance, individuelles et collectives, face au pouvoir du clergé catholique romain sur la société canadienne-française. Bon nombre de libres-penseurs et de militants anticléricaux auront des affinités avec les principes anarchistes et

trouveront chez les libertaires des alliés importants pour faire face à l'hostilité des autorités en place. Finalement, l'anarchisme se présente sous la forme d'un « spectre » agité par les milieux conservateurs et réactionnaires, mais aussi par les directions des syndicats de métier, pour éloigner la classe ouvrière des perspectives de changement social. Il est frappant de constater que la peur de l'anarchiste s'est développée au Québec après les événements de Haymarket à Chicago en 1886. L'assassinat du président états-unien William McKinley par Leon Czolgosz en 1901 donnera un nouveau prétexte à des universitaires catholiques pour disséquer « l'âme anarchiste ». En ce sens, on peut dire que le « spectre » de l'anarchisme a précédé celui du marxisme dans le discours des classes dominantes.



Publicité pour l'Université ouvrière dans le journal
Spartakus, 11 octobre 1932.

Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960) de Mathieu Houle-Courcelles (Lux)

(Extrait)

LA REVOLTE GRONDE

Aux yeux des réactionnaires canadiens français, la Commune symbolise le mal révolutionnaire et socialiste. Il en est de même pour les associations ouvrières qu'une loi promulguée par le gouvernement fédéral rend légales en 1872. Le journal *Le Nouveau Monde* (ultramontain) prédit les résultats d'une telle mesure :

Sir John A. MacDonald veut introduire au Canada une loi en vigueur en Angleterre. . . Mais la loi anglaise a été sanctionnée le 29 juin 1871. Elle n'a donc pas encore été en position de donner sa mesure et d'annoncer les résultats qu'elle produira infailliblement. Pourquoi se hâter quand nous savons ce que cette législation a produit en France. [. . .] N'avons nous pas vu l'Association internationale des travailleurs diriger les mouvements révolutionnaires, établir la Commune à Paris et à Lyon. C'est en 1864 que les Chambres françaises légalisèrent les coalitions et c'est en 1871 que l'Internationale est devenue maîtresse de Paris et qu'elle fit trembler la France [5].

En fait, ce n'est pas la présence des communards ou la légalisation des syndicats qui entraîneront des troubles dans

la province de Québec, mais bien une grave crise économique, comparable à celle de 1929. Entre 1873 et 1878, les conflits ouvriers se multiplient aux quatre coins de la province au fur et à mesure que le chômage et la misère prennent de l'ampleur. Les travailleurs se tournent vers l'action directe pour avoir gain de cause. La spontanéité et la radicalité des révoltes ouvrières vont de pair avec un durcissement de la lutte des classes. Le 17 septembre 1877, des journaliers employés à l'agrandissement du canal Lachine près de Montréal quittent leur travail. Le motif :

Les 300 employés de la Davis et Cie affirment avoir été employés pour 90 cents par jour et n'en recevoir que 80. Bientôt la grève se répand dans les autres sections du canal, certains confrères devant parfois être convaincus par la force, c'est-à-dire à coups de cailloux ; tous les travaux se trouvent paralysés. [. . .] Les grévistes attaquent le bureau de la Davis et Cie ; plusieurs coups de feu sont échangés et deux hommes sont blessés. Des détachements de la police de la ville et une cinquantaine d'hommes de la milice doivent demeurer en permanence sur les lieux pour maintenir l'ordre [6].

Cette grève se règle finalement au début de janvier 1878, pour mieux reprendre sur d'autres chantiers de construction ailleurs en province. De nouvelles émeutes ouvrières éclatent à Québec au mois de juin 1878 :

Plus de 500 employés sur les chantiers de construction du gouvernement débraient, exigeant un salaire de 1,00 \$ par jour au lieu de 50 et 60 cents qui leur sont alloués à la suite d'une baisse de salaire ; ils marchent sur le Parlement de Québec, paradant dans les rues de la ville en arborant le drapeau rouge et exigeant de voir le premier ministre, M. Joly. Ce dernier affirme ne rien pouvoir faire pour eux puisque ce sont des entrepreneurs qui paient les ouvriers, mais il leur promet pourtant une hausse de 20 cents par jour, ce que les grévistes refusent, résolus de ne pas accepter moins de 1,00 \$. Des troubles éclatent alors en différents endroits de la ville : des grévistes enfoncent des portes d'usines, envahissent les ateliers du chemin de fer de la Rive Nord, commettent des dégâts à la fabrique d'allumettes Paré, sur la rivière Saint-Charles. Le 12 juin, plusieurs centaines d'entre eux se rendent chez un entrepreneur en construction, M. Peters, pour le forcer à signer un document promettant 1,00 \$ par jour ; sur son refus, on saccage les bureaux de l'établissement. Quelques-uns partent ensuite piller l'entrepôt de farine Renaud, rue Saint-Paul. Des soldats accourus sans armes pour assurer l'ordre, doivent se replier ; ils reviennent armés, et après la lecture du *Riot Act* tirent sur la foule. Un des émeutiers est atteint mortellement [7].

Il s'agit d'Édouard Beauduire. Cet ouvrier d'origine française, que des rapports militaires décrivent comme un socialiste ayant participé à la Commune de Paris, est tué d'une balle à la tête au coin des rues Saint-Paul et Dambourgès. D'après le journal *La Minerve*, Beauduire n'est pas le seul communard à participer aux émeutes : « Parmi les meneurs se trouvaient plusieurs communistes parisiens [8]. » Malgré tout, les manifestations se poursuivent le lendemain : « La populace s'est réunie ce matin à la salle Jacques-Cartier. Un Français, un communiste apparemment, lui a adressé la parole, disant à la foule qu'il fallait du pain ou du sang [9]. » On rapporte que de nombreux ouvriers ont fait l'achat d'armes à feu pour se défendre contre les soldats et venger leurs camarades. L'arrivée de troupes accourues de Montréal parvient à mater la rébellion. On compte une douzaine de blessés par balle chez les manifestants. Plusieurs arrestations sont effectuées, dont celle d'un présumé « chef » de l'émeute, Édouard Forrest. Quant à Beauduire, il est enterré le 14 juin. Alors que le travail reprend peu à peu en ville, une autre manifestation de journaliers est organisée le 15 juin, sans grand succès. Ainsi se termine une autre révolte enflammée.

[1] Début d'un entretien sur Radio Libertaire, dans l'émission des Chroniques rebelles, le samedi 3 octobre 2009.

[2] *Ruptures* est la revue francophone d'analyse et de théorie publiée par la Fédération des communistes libertaires du Nord-Est/Northeastern Federation of Anarcho-Communists (NEFAC).

[3] Groupe Dielo Trouda, *Plateforme d'organisation des communistes libertaires*, Montréal, Solidarité, 2002, p. 18.

[4] *Ibid.*

[5] Richard Desrosiers et Denis Héroux, *Le travailleur québécois et le syndicalisme*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1973, p. 34-35.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*

[8] *La Minerve*, 14 juin 1878, p. 1

[9] *Ibid.*